



Conférence du jeune barreau de Bruxelles

Séance solennelle de rentrée du 19 janvier 2018

Ceci n'est pas un conte

D

Discours de M^e Sarah Ben Messaoud

Avocate

Si tu veux construire un bateau, ne rassemble pas tes hommes et femmes pour leur donner des ordres, pour expliquer chaque détail, pour leur dire où trouver chaque chose... Si tu veux construire un bateau, fais naître dans le cœur de tes hommes et femmes le désir de la mer.

Antoine de Saint-Exupéry

L'utopie ne signifie pas l'irréalisable, mais l'irréalisé. L'utopie d'hier peut devenir la réalité, la pratique de demain.

Théodore Monod

« Sésame... ouvre-toi ! ». Cette voix grave et menaçante, c'est celle du chef des voleurs. Il est armé jusqu'aux dents. Je suis au milieu de la forêt. Il fait noir et l'air est humide.

Les quarante voleurs se tiennent là, à quelques mètres de moi. Ils murmurent et ricanent. Je peux sentir l'odeur de leurs chevaux qui empestent le fumier. Je m'approche doucement. Je ne dois faire aucun bruit sous peine d'être repérée. Je suis recroquevillée derrière un arbre, parfaitement immobile. Mon cœur bat dans mes tempes. Malgré la pénombre, j'aperçois, juste là, dissimulée derrière un rocher, la porte de la caverne aux trésors.

Les voleurs entrent. La porte se referme. Le silence est assourdissant. La peur au ventre, j'attends. Longtemps. Une éternité. Mes muscles s'endolorissent. Les minutes sont des heures. Et alors que je crois que cette attente n'en finira jamais, j'entends enfin la porte coulisser. Les quarante voleurs rejoignent leurs montures. Dans un nuage de poussière, le cortège s'éloigne.

Enfin seule. J'éclaire le chemin avec ma lampe à huile. J'ai le souffle court et la gorge nouée. Je m'extrais de ma cachette et me dirige vers l'entrée de la caverne. J'ai peur, mais la curiosité l'emporte. Je prononce à mon tour les mots magiques : « Sésame... ouvre-toi ! ». Je me faufile à l'intérieur. La porte se referme derrière moi.

Des montagnes de pièces d'or, des tapis de prix, des étoffes de soie, des diamants, des rubis, de l'argenterie. La caverne regorge de trésors.

Je suis Ali Baba. J'ai une maison en pain d'épices. Je suis Shéhérazade. J'ai des cheveux d'or, une barbe bleue et une pantoufle de vair. Je suis le Petit Poucet et le chaperon rouge. J'ai une baguette magique. Je connais des ogres, des fées, des lutins et des sorcières. J'ai un château enchanté. Je suis le Petit Prince et le Chat botté. J'ai des épées, un carrosse, un tapis volant et la clé d'une caverne aux trésors.

J'ai 5 ans. Il est 20 h. Je suis en pyjama, assise sur mon lit. Je ne veux pas dormir. Le marchand de sommeil repassera plus tard. Je veux encore raconter, rire, jouer et m'émerveiller. « Encore un conte, s'il te plaît papa, le dernier, c'est promis ». Une technique avancée de négociation dont seuls les enfants ont le secret.

C'était hier et je m'en souviens. Bien évidemment, je connais déjà l'histoire par cœur. Pourtant, je me revois lutter contre le sommeil pour entendre encore la voix de mon père, priant pour qu'il retarde l'heure du coucher et prolonge le temps de sa présence. Pour qu'encre il m'émerveille de sa seule imagination. Aucun support écrit, aucun livre n'enferme les personnages dans une histoire écrite d'avance. Les héros créent, voyagent et explorent et au gré de leurs envies. Tout est possible.

Les années ont passé et mon quotidien a quelque peu changé. Les dossiers ont remplacé les trésors, les conclusions ne contiennent aucune formule magique et les clients sont rarement des princes charmants.

Pourtant, je sais que l'enfant que l'on était détermine l'adulte que l'on sera. Ce privilège, m'exprimer devant vous cet après-midi, c'est à l'enfant que j'étais que je le transmets. En cet instant, j'ai encore 5 ans et je vais vous raconter une histoire. Pas n'importe laquelle : celle qui me donne encore des raisons de m'émerveiller au quotidien. Elle s'écrit aujourd'hui. Elle se joue aux quatre coins du monde.

Chers amis,
Mesdames et Messieurs,
Chers confrères,
Mesdames et Messieurs les Hauts magistrats,
Monsieur le Bâtonnier,
Monsieur le Président,

Dans mon histoire, tout est vrai. Pas de prince charmant, pas d'ogre, pas de potion magique. Je me suis renseignée sur mon public et je sais votre attachement à la vérité. Je m'en tiendrai donc aux faits, rien qu'aux faits.

1 Promenade alternative

Venez avec moi, suivez-moi, je vous emmène dans un monde qui est là, au coin de notre rue. Un monde pas imaginaire. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé n'est donc absolument pas fortuite.

Nous sortons du palais de justice. Vous connaissez le chemin pour sortir du labyrinthe. Quelques volées d'escaliers et nous voilà sur la place Poelaert. Évidemment, il fait un temps magnifique. La coupole reflète les rayons du soleil inondant Bruxelles. Profitons-en pour faire quelques pas. Nous avons toute l'après-midi devant nous.

Nous contournons le palais pour rejoindre le numéro 71 de la rue des Minimes. Nous passons le porche et découvrons un potager urbain comme il en existe des dizaines à Bruxelles¹. Cultiver fruits et légumes entre deux audiences, c'est possible. L'idée est aussi simple qu'ingénieuse : les citoyens se sont réapproprié un espace urbain jusqu'alors non utilisé pour permettre une production alternative et créer du lien social.

Sans surprise, à cette période de l'année, les légumes s'y font rares, et Benoît Lemal a une petite faim. Je vous emmène donc à la Bees Coop, un supermarché organisé en coopérative de consommateurs. Une alternative à la grande distribution². Comme d'autres G.A.C. — groupements d'achat commun — ou G.A.S.A.P — groupes d'achats solidaires de l'agriculture paysanne — l'initiative émane de consommateurs. Leur souhait : une consommation plus respectueuse de l'environnement et l'assurance d'un meilleur revenu aux producteurs par la diminution du nombre d'intermédiaires. Plus encore, la coopérative se fonde sur la participation active des membres au fonctionnement du magasin. Chaque coopérant met ses compétences au service du projet.

Nous parcourons les rayons et je vois que certains d'entre vous n'ont pas hésité à remplir leur cabas. Nous quittons la coopérative les bras encombrés. Il n'en fallait pas plus pour que François, notre président, à l'adresse légendaire, laisse tomber son téléphone. Un président du jeune barreau sans téléphone, c'est comme le palais sans vestiaire, le vestiaire sans ses casiers, les casiers sans toge, une toge sans avocat, un avocat sans conclusions, des conclusions sans dispositif. Bref, c'est l'institution qui est mise en péril.

« Rassure-toi, François » : autour de la place Poelaert, il y a cinq *repairs cafés* dans un rayon de deux kilomètres³. Dans ces lieux ouverts à tous, outils et matériel sont mis à disposition pour effectuer tout

type de réparation, sous la supervision de volontaires professionnels. Vêtements, meubles, appareils électriques, vélos, vaisselle, jouets, téléphones... sont réparés plutôt que d'être jetés. À 200 sur le téléphone du président, nous devrions avoir vite fait de résoudre le problème.

Et si nous n'y parvenons pas, nous ferons appel à un S.E.L. — un système d'échange local⁴ ou à R.E.S. — un réseau d'échanges de savoirs⁵. Dans un même esprit de partage, ces communautés s'organisent pour échanger des connaissances et des compétences. Coudre un bouton, parler espagnol, tapisser, jouer de la guitare, réparer un téléphone, tout savoir est valorisable. Il n'y a aucun échange d'argent, l'unité de mesure est le temps.

Potager urbain, Bees Coop, Repair café. À ce stade de la promenade, vous avez bien compris le principe et les mots « bobo » et « youkou » résonnent déjà à votre esprit.

Nous échangeons nos provisions achetées à la Bees Coop tout à l'heure. Pendant ce temps-là, le bâtonnier Magnée nous explique ses dernières vacances en *couchsurfing*.

Il nous explique que ce *couchsurfing* lui a permis de loger gratuitement chez l'habitant. L'idée est née dans l'esprit d'un étudiant américain. Voulant loger chez l'habitant lors d'un voyage en Islande, il contacte quelques dizaines d'étudiants de l'Université de Reykjavik. En vingt-quatre heures, il reçoit cinquante invitations. Quatre ans plus tard, il crée un site offrant un service d'hébergement temporaire et gratuit de particulier à particulier. La communauté compte aujourd'hui dix millions de membres dans le monde, plus un, et propose des hébergements dans 200.000 villes.

Imaginez que cette histoire nous inspire pour un prochain petit week-end de la Conférence. Nous pourrions même pousser encore plus loin l'idée du partage. Le *Wwoofing*⁶ nous permettrait d'accéder à des fermes dans une centaine de pays dans le monde où nous serions logés, nourris et blanchis en échange de quelques heures de travail dans la ferme. Troquer sa toge contre une salopette le temps d'un week-end, une autre façon de favoriser les échanges humains.

Il ne s'agit là que de quelques exemples, découverts au hasard d'une balade imaginaire. Une simple illustration d'un mouvement massif de transition qui est en marche. Quelques gouttes d'eau dans un océan d'initiatives diverses.

Nous aurions pu faire un détour par Gand. La ville a vu 500 projets liés aux communs urbains fleurir en dix ans⁷. Plusieurs coopératives d'habitants ou formes d'habitats groupés ont ainsi vu le jour. La ville a cédé des terrains ou des bâtiments inoccupés aux riverains, à charge pour eux d'en assurer la gérance et d'y développer un projet d'intérêt général. L'innovation : la ville se positionne comme partenaire actif aux côtés de citoyens impliqués.

Pas le temps de s'attarder, nous sommes attendus à Schaerbeek pour y découvrir un établissement scolaire pas comme les autres. Les enfants cultivent, sur le toit de leur école, l'essentiel des ingrédients utilisés pour confectionner les menus servis à la cantine. L'idée est d'une simplicité enfantine mais les bienfaits qui en résultent sont considérables tant au niveau écologique que pédagogique.

Que les rats des champs se rassurent, ces initiatives de transition ne sont pas l'apanage des citadins. Il existe aussi des initiatives porteuses de sens dans les ruralités. En réalité, partout où il y a des citoyens, il y a des idées novatrices pour revoir nos modes de vie.

Elles ne sont pas non plus l'apanage de notre plat pays.

Nous poursuivons notre balade et j'entends nos confrères canadiens évoquer l'existence à Montréal de « la Remise », une bibliothèque d'objets dont la devise est « Pourquoi acheter, pourquoi s'encombrer, quand on peut partager ? ». Cette bibliothèque d'objets est gérée par les coopérants qui peuvent y emprunter toutes sortes d'outils de cuisine, de jardinage, de menuiserie ou encore des instruments de musique⁸. Si vous décidiez de vous initier au curling, il est probable que vous trouverez à « La Remise » le matériel adéquat à emprunter le temps d'un week-end.

(1) <http://www.potagersurbains.be>.

(2) <http://bees-coop.be>.

(3) <http://repairtogether.be>.

(4) <http://www.a.s.b.l.rcr.be/sel>.

(5) <http://www.a.s.b.l.rcr.be/res>.

(6) L'initiative émane du WWOOF (World Wide Opportunities on Organic Farms).

(7) M. BAUWENS et Y. ONZIA, *Commons Transition Plan for the City of Ghent*. Étude commandée par la ville de Gand dont l'objet est de docu-

menter l'émergence et la croissance des communs dans la ville. <https://stad.gent/>.

(8) <http://laremise.ca/>.

Évidemment nos confrères parisiens ont aussi quelque chose à partager sur le sujet. En banlieue parisienne, la coopérative R-URBAN⁹ réinvestit différents quartiers populaires à l'abandon. Les coopérateurs y modifient les modes de vie urbains à plusieurs niveaux : production, consommation, transport, habitat. Les structures sont autogérées par les habitants de manière participative. Résultat : des quartiers réinvestis par les habitants pour y vivre un projet de société commun.

Si nous avions le temps d'entreprendre un plus long voyage, j'aurais pu vous emmener en Inde. Nous y aurions rencontré des agriculteurs qui ont décidé de boycotter l'interdiction d'échanger des semences locales. L'objectif de ce boycott est le maintien de l'autonomie des agriculteurs et la préservation de la biodiversité¹⁰.

Mais tout cela ne concerne pas seulement nos jardins et nos loisirs. La révolution n'a pas lieu que dans les champs ou les potagers urbains. Elle s'opère également dans le « vrai monde », celui de l'entreprise, tous secteurs d'activités confondus. Et cela va bien au-delà des politiques de responsabilité sociétale et environnementale des entreprises. Certains acteurs économiques décident de concilier activité économique et équité sociale via leur objet social.

Plus fondamentalement, l'objet social de nombreuses entreprises dépasse le seul partage des dividendes : une part substantielle des bénéfices a vocation à être conservée dans la société et consacrée au développement du projet. De plus en plus d'entrepreneurs partent d'un postulat très simple : générer de l'argent n'est plus un but en soi, mais uniquement un moyen de réaliser l'objet social¹¹.

C'est encore le domaine de l'organisation du travail qui connaît de profonds changements. Des structures — quelle que soit leur taille — décident d'opérer une transition quant à leur management. Dans l'auto-gouvernance, il n'y a plus de hiérarchie, ni de relation de supérieur à subordonné. Dans ces entreprises dites libérées, chaque partie prenante est libre et responsable dans les actions qu'elle juge bon d'entreprendre afin de réaliser l'objectif commun. Notre balade aurait pu nous conduire aux Pays-Bas pour observer la pratique des infirmiers de quartier de l'association « Buurtzorg » qui ont réinventé la profession dans une démarche participative¹².

Bruxelles, Gand, New Delhi, Paris, Montréal... En réalité, il s'agirait d'un voyage sans fin dont on ne reviendrait jamais, remettant notre retour sans cesse au lendemain, tant les initiatives citoyennes à découvrir sont nombreuses.

2 Un modèle à bout de souffle

Ces initiatives citoyennes sont à notre époque ce qu'étaient les contes à notre enfance. De jolies histoires qui ne changeront pas le monde. Le nouveau jouet de citadins bobos en manque d'inspiration. Les enfants jouent à la dinette, les adultes ont leur potager urbain.

On a raison de le penser. Ces initiatives ont manifestement peu d'impact. En réalité, tout va mal. Surconsommation, crises économiques et financières, famines¹³, changements climatiques, érosion de la biodiversité, creusement des inégalités¹⁴, déficit de relations sociales, perte de sens et de repères. Crise, crise, crise.

Comme dans les contes, la magie n'opère pas toujours : Cendrillon perd sa maman, la sorcière empoisonne Blanche-Neige et le Petit Poucet est abandonné par ses parents.

Notre réalité ne fait pas exception. Les titres des journaux sont alarmistes et les experts, qu'ils soient climatologues, économistes ou sociologues, prédisent la fin du monde à plus ou moins brève échéance.

Médias, discussions de comptoirs ou de salle des pas perdus, tout nous confirme qu'il n'y a pas de solutions à nos malheurs quotidiens.

Je connais même quelqu'un qui, confronté à ce constat d'échec, a dû quitter sa planète. Le Petit Prince, lui aussi, avait une inquiétude, une angoisse, un sentiment d'urgence : les ravages de baobabs. Imaginez-vous un peu sa minuscule planète envahie de baobabs. Ou pour que cela soit plus concret pour vous : imaginez notre palais de justice transformé en jungle d'arbres géants, grandissant jour après jour jusqu'à ne plus nous laisser le moindre espace. J'en suis moi aussi saisi d'effroi. Et, comme Saint Exupéry, je dis « je n'aime guère prendre le ton d'un moraliste. Mais le danger des baobabs est si peu connu, ..., que, pour une fois, je fais exception à ma réserve. Je dis : "(...) Faites attention aux baobabs !" ».

Nos modes de croissance atteignent leurs limites absolues. Ils ont des effets dévastateurs sur la planète et sur notre bien-être.

Fin de l'été 2016, des géologues annoncent notre entrée dans une nouvelle ère, celle de l'anthropocène : les activités humaines ont désormais un impact tel sur l'écosystème terrestre qu'elles sont devenues une force géologique à part entière. Elles constituent le principal déterminant de l'évolution de la planète¹⁵.

Et notre bien-être ? Je ne confondrai pas la salle des audiences solennelles de la cour d'appel avec le cabinet d'un psychologue. Je ne m'étendrai donc pas sur le sujet mais j'imagine que, comme tout le monde, vous connaissez ces brefs moments de remise en question. Généralement, entre amis, en fin de soirée. On refait le monde et on se demande « à quoi bon tout ça ? », « dans quel but ? ». Pour en conclure que « décidément tout ça n'a pas de sens ». On se voit changer de vie et devenir professeur de yoga ou berger. On se dit aussi qu'il faut faire quelque chose pour sauver la planète, régler les conflits mondiaux, cesser de consommer à tout va, se recentrer sur l'essentiel... Et tout ça finit par retomber comme un soufflé dès le lendemain.

Et pour cause. Notre société de l'ultra-consommation nous contraint à vivre le nez dans le guidon, à travailler plus pour consommer plus et à dépenser sans penser. Nous sommes de plus en plus nombreux à en ressentir une insatisfaction grandissante. On regrette la priorité donnée à l'avoie sur l'être. Pourtant, happés par les sollicitations publicitaires, nous devenons ce que nous convoitons, achetons, utilisons, jetons. Esclaves de la société de consommation, pour acquérir toujours plus de rien, nous nous enfermons dans des boîtes où tout n'est qu'objectifs, compétitions et chiffres.

Que dire encore des inégalités qui se creusent toujours plus entre ceux qui possèdent le futile et l'inutile et ceux qui manquent de l'essentiel ? Cette frustration apporte avec elle peurs et crispations, elles-mêmes à l'origine de regrettables récupérations politiques.

La liste des éléments retenus à charge du modèle économique actuel est longue. Tout l'accuse. L'ensemble de la société est en crise économique, sociale et environnementale et plus fondamentalement en quête de sens. Crise, crise, crise.

3 Crise, moteur de réinvention

Faudrait-il alors se résigner ? Suivre le Petit Prince ? Quitter notre planète ? Aller voir ailleurs si l'herbe n'y est pas plus verte ?

Cette solution a le mérite d'être dans l'air du temps. La mode est au défaitisme. Il faut du courage — ou plutôt un grain de folie — pour faire preuve d'optimisme. Ceux qui voient le verre à moitié vide ont la raison et le bon sens pour eux. C'est tout simplement du pragmatisme

(9) Magazine « Imagine — Demain le monde », n° 118, novembre et décembre 2016 ; <http://r-urban.net/>.

(10) L. ASTRUC, *Vandana Shiva pour une désobéissance créatrice*, Coédition Colibris, 2014.

(11) C'est par exemple ce qui guide la coopérative à finalité sociale, Terre-en-vue, qui propose un outil d'investissement citoyen pour l'achat

groupé de terres agricoles afin de les mettre à la disposition d'agriculteurs développant des projets agroécologiques. <https://terre-en-vue.be>.

(12) F. LALOUX, *Reinventing Organizations : Vers des communautés de travail inspirées*, Diatempo, 2015.

(13) 795 millions de personnes souffrent de la faim dans le monde

(FAO, FIDA et PAM. 2015. L'état de l'insécurité alimentaire dans le monde 2015. Objectifs internationaux 2015 de réduction de la faim : des progrès inégaux. Rome, FAO).

(14) 62 individus possèdent autant de richesses que les 3,5 milliards de personnes les plus pauvres du monde (rapport « Une économie au service des 99 % » publié par l'O.N.G. Ox-

fam à l'occasion du Forum économique mondial [WEF] à Davos, qui a eu lieu en Suisse, du 17 au 20 janvier 2017).

(15) « The Anthropocene epoch : scientists declare dawn of human-influenced age », *The Guardian*, 29 août 2016.

de reconnaître que le destin du monde nous échappe. Au contraire, ceux qui entreprennent quelques petites actions ici et là sont naïfs de penser qu'elles auront le moindre impact.

« Puisque vous ne changerez pas le monde, épargnez vos efforts ».

Qu'en est-il des vertus de ce que d'aucuns qualifient erronément d'épicurisme ? Cet état d'esprit qui s'impose à nous par résignation. Découragés par l'ampleur de la tâche et notre incapacité à changer les choses, il ne nous reste qu'à jouir de la vie et à participer, les yeux fermés, à un système qu'on abhorre mais est gravé dans le marbre. L'épicurisme, une belle étiquette qui nous dédouane de notre responsabilité.

« Puisqu'on ne changera pas le monde, profitons-en tant qu'il en est encore temps ».

Après le défaitisme et le « je-m'en-foutisme », reste le discours alarmiste et moralisateur. « Puisqu'on ne changera pas le monde, paniquons et culpabilisons ». Soyons réalistes, rabâché sans cesse, ce discours a fait montre de ses limites. Il n'éveille plus les consciences. Pire, il les endort. Au plus la catastrophe s'annonce imminente, au moins les volontés se manifestent.

On en arrive à cette histoire. Celle que je vous annonçais. Celle qui me donne encore des raisons de m'émerveiller au quotidien. L'histoire de ces citoyens, de ces associations, de ces entreprises qui ont décidé d'avoir un impact là où ils se trouvent, à leur échelle.

Face à cette menace d'un monde en perdition, des volontés naissent pour imaginer des voies novatrices et porteuses d'avenir. Des alternatives pour produire autrement, pour consommer autrement, pour travailler et collaborer autrement, en décalage avec le modèle productiviste qui domine encore.

La révolution consiste désormais à prendre conscience des conséquences de nos actions individuelles et à être le changement que nous voulons voir dans le monde, comme Gandhi l'appelait de ses vœux. Le Petit Prince ne disait pas autre chose : « C'est une question de discipline. Quand on a terminé sa toilette du matin, il faut faire soigneusement la toilette de la planète. Il faut s'astreindre régulièrement à arracher les baobabs ».

Sans décider d'aller vivre d'amour et d'eau fraîche dans une yourte au sommet de l'Himalaya, des solutions existent pour rationaliser nos modes de vie. De plus en plus d'acteurs prônent un retour à la sobriété et à la frugalité dans une perspective de mieux vivre¹⁶.

Les alternatives ne sont plus seulement souhaitées ou rêvées, elles sont réalisées et développées. Le défaitisme n'est donc plus une posture acceptable. Il ne s'agit pas là d'une conviction personnelle qui résulterait d'une nature optimiste ou candide. Mais tout simplement le résultat de l'observation d'une réalité tangible.

4 L'addition des volontés - Les citoyens aux commandes

Ces initiatives nous sauveront-elles ? Y parviendrons-nous à temps ? Je n'en sais rien. Par contre, je suis convaincue que la transition est en cours. Et ce n'est pas une vague promesse de campagne mais le simple constat de l'existence de ces milliers d'alternatives. C'est parce que nous vivons précisément cette période charnière, parce que c'est maintenant que ça se passe, que le changement de cap n'est pas encore parfaitement perceptible. Le modèle économique classique est encore dominant mais le mouvement qui est amorcé ne fera que prendre de l'ampleur.

Ces initiatives citoyennes nombreuses et variées peuvent paraître, aux yeux des esprits chagrins, anecdotiques ou anodines, si on les considère les unes indépendamment des autres. Si un potager urbain ne bouleversera pas le monde, l'addition de ces volontés individuelles amorce un changement de cap.

Pierre Rabhi, penseur français pionnier de l'agriculture écologique, illustre cette réalité par le conte amérindien du colibri. L'histoire est connue. Le petit mais vaillant colibri jetant quelques gouttes sur un feu ardent, probablement avant d'être stoppé net dans son élan de bravoure par un retour de flammes. Mais prenons un instant pour s'interroger sur la démarche de ce petit oiseau. Le voilà alerté par un immense incendie de forêt. Pas n'importe lequel, celui qui touche sa forêt. L'idée d'attendre les secours lui traverse l'esprit mais il sait qu'ils n'arriveront peut-être pas à temps et puis — depuis quelques années — la qualité de leur service laisse à désirer. Il a sérieusement envisagé de faire comme s'il n'avait rien vu : prendre ses ailes à son cou et aller picorer quelques graines supplémentaires, tant qu'il en est encore temps. Et puis une idée folle lui vient : il n'a pas de formation de pompier mais il a deux ailes et un bec. Pourquoi ne pas s'en servir pour récupérer quelques gouttes d'eau dans la rivière pour éteindre le feu ? Bien évidemment, il entend d'ici le mépris que pourrait lui porter l'un ou l'autre de ses congénères : « Ce n'est pas avec ces gouttes d'eau que tu vas éteindre le feu ! ». « Voilà encore une idée de colibri, écolobobo ». Sauf que si, par hasard, sur un malentendu ou par miracle, d'autres se joignent à lui, cela pourrait peut-être faire l'affaire. Et si ce n'est pas le cas, il se dit que, lui au moins, aura fait sa part.

Le colibri, dans mon histoire, c'est vous et moi. Les solutions porteuses d'avenir sont mises en œuvre par les citoyens.

Il n'est plus question de théories économiques dont les bienfaits seraient débattus entre spécialistes de manière abstraite et désincarnée. Il n'est plus question d'attendre qu'une solution miracle soit proposée ou imposée par ceux qui nous gouvernent. Au contraire, la réalité s'inverse : les citoyens répondent, par une action collective, à des problèmes de société et réussissent là où la classe politique a échoué. Les pouvoirs publics n'ont plus qu'à s'inscrire dans un mouvement initié par les citoyens.

Le citoyen aspire à ne plus voir son identité réduite à celle d'un simple consommateur. Il souhaite redevenir un acteur, un voisin, un producteur et faire partie d'un écosystème.

Les citoyens, encore eux, suscitent l'esprit d'entreprise, réinventent le travail et tissent des réseaux de liens et de soutien. Ils prennent des initiatives, ils agissent seuls ou collectivement pour, doucement mais sûrement, construire une autre réalité. Ce sont eux les héros de mon histoire. Ces citoyens, ces associations, ces entreprises. « Une foule sentimentale (qui) a soif d'idéal »¹⁷.

5 Une soif d'idéal

Au-delà de la réalité de terrain que l'on pourrait illustrer par des milliers d'exemples concrets, il y a une question fondamentale : celle de la finalité. Quelles sont les aspirations profondes des personnes qui lancent ou participent à ces mouvements citoyens ?

« Repair cafés », « G.A.C. », « G.A.S.A.P », « S.E.L », couchsurfing, Bees Coop, Buurtzorg, ces drôles de phénomènes illustrent une même réalité. Des millions de personnes modifient leurs habitudes de vie et de consommation. Ils partagent leurs habitations, leur temps, leurs voitures, leurs outils, leurs compétences, leurs savoirs. Ils relocalisent certaines productions au sein des villes et des quartiers. Ils consomment de manière responsable et réfléchie. Ils modifient leurs structures de management.

Tout cela pour répondre à un besoin viscéral, celui d'agir.

Si ces initiatives me donnent des raisons de m'émerveiller au quotidien, ce n'est pas tant parce que je serais convaincue de leur efficacité. C'est surtout parce qu'elles sont la preuve de notre capacité à nous réinventer. C'est ce besoin d'action qui guide la transition en cours vers un nouveau modèle de coopération et de partage qui remplace peu à peu celui de l'égoïsme et de l'individualisme.

Un besoin d'agir, assurément, mais surtout ensemble. Et pour cause. Nous éprouvons aujourd'hui les limites d'un modèle de société dans

(16) P. RABHI, *Vers la sobriété heureuse*, Actes Sud, 2014.

(17) Alain Souchon, *Foule sentimentale*.

lequel l'individualisme occupe une telle place qu'il conduit à la perte de sens et au délitement du lien social. Je ne peux m'empêcher de penser que si quelques âmes tourmentées se revendiquent d'un idéal pour commettre l'innommable, c'est peut-être aussi parce que notre société est tellement centrée sur les valeurs matérialistes qu'elle en a perdu sa capacité à tracer des perspectives autour de valeurs qui nous transcendent et nous unissent.

À l'ère du digital et du « tout au virtuel », l'homme est désincarné, déshumanisé et déconnecté du réel. Pourtant, « l'homme est un animal social »¹⁸. Le besoin d'appartenance fait partie de sa nature profonde. Ces initiatives citoyennes témoignent également de ce besoin absolu de restaurer le lien social perdu et de retrouver du sens.

6 La part de l'avocat

La rentrée solennelle est l'occasion de célébrer et d'accueillir nos confrères des quatre coins du monde. Elle est aussi un moment de réflexion. Puisque — vous l'avez compris — la mode est à la collaboration, il me tient à cœur de vous soumettre une dernière réflexion que je vous propose de poursuivre ensemble. Quel est le rôle de l'avocat dans ce monde en transition vers plus de partage ?

Je dois d'abord vous faire une confidence : l'idée m'a été soufflée par le petit Raphaël, du haut de ses 5 ans. La vérité sort toujours de la bouche des enfants, les bonnes questions aussi manifestement. Un dimanche pluvieux, entre deux crêpes, il nous a soumis l'interrogation suivante : « mais c'est quoi un avocat ? ». Un sujet digne de l'épreuve de philosophie du baccalauréat français. J'ai été bien incapable de lui fournir, à brûle-pourpoint, une réponse satisfaisante. Je me suis limitée à accuser bonne réception de sa demande : « Cher Raphaël, j'ai bien reçu ta question. Je te remercie, vivement pour la confiance que tu me témoignes. J'examine ton dossier et ne manquerai pas de revenir vers toi dans les meilleurs délais ».

Notre rythme effréné ne laisse que trop peu d'espace au questionnement de la raison d'être de notre profession. Et pourtant, ce métier pour lequel la passion se satisfait des contraintes, nécessite de s'interroger, tous les jours, sur le sens de notre intervention et de nos actions. Tout simplement parce que l'avocat intervient au cœur des relations humaines, dont les plus sensibles : aux côtés de familles quand elles se délitent, en soutien des travailleurs ou des employés à l'occasion de conflits sociaux, aux côtés des victimes ou des prévenus confrontés à la justice pénale, chargé par les pouvoirs publics de défendre l'intérêt collectif, témoin de conflits de toutes sortes.

L'exercice du discours de rentrée m'a permis de voler au gardien du temps de précieuses heures, ici et là, pour tenter de répondre à Raphaël. Comment expliquer à un enfant de 5 ans ce qui définit l'avocat, ce qui fait sa particularité, ce qui le distingue des autres professions ? Vu l'enjeu, il m'a paru opportun de soumettre mes idées à votre sagacité.

L'avocat connaît et applique le droit. Certes, mais il n'est pas le seul. Des machines le font déjà et il en faudra peu pour qu'elles acquièrent le monopole en la matière.

Que fait-il donc de si spécial ? Ou, plus précisément, qui est-il puisqu'on est avocat. L'état nous colle à la peau, aussi en dehors des heures de bureau.

Être avocat, c'est, à toute heure, en tout temps, en toutes circonstances, être celui qui œuvre pour le vivre ensemble. Nous sommes tous et toutes titulaires d'une mission de service public : favoriser les bonnes relations humaines. C'est cette mission — ni plus ni moins — qui est confiée à l'avocat. C'est d'une simplicité enfantine et pourtant il n'est pas rare que l'objectif soit perdu de vue.

Le modèle participatif s'imposera à nous dans l'exercice de notre profession, comme ont pu le faire les nouvelles technologies ou le développement de l'intelligence artificielle. Mais, bien plus encore que

dans ces autres domaines, il s'impose que, dans cette transition vers un mode de vie plus collaboratif, nous ayons un rôle moteur. Précisément parce que le vivre ensemble est au cœur de notre mission. L'avocat n'a pas seulement pour tâche de veiller — telle une vigie immobile dans sa tour de garde — au respect des droits et libertés. Il nous appartient aussi, dans ce mouvement citoyen en cours, d'être précurseur et visionnaire. Il nous revient de mesurer la responsabilité que nous portons aux côtés de ces citoyens, ces associations, ces coopératives, ces entreprises qui ont formé le vœu d'un fonctionnement plus collaboratif de la société.

Les voies de progrès ne manquent pas.

Quant à la manière dont nous menons notre intervention d'abord. L'obligation déontologique est connue : favoriser autant que faire se peut la médiation ou plus généralement le dialogue entre les parties en conflit. Et pourtant, combien de litiges ne sont-ils pas attisés par l'attitude de conseils trop belliqueux ? Combien de tensions ne sont-elles pas exacerbées en raison de nos égos, souvent surdimensionnés ? Être avocat : garder à l'esprit, comme une mélodie entêtante, à toute heure, en tout temps, en toutes circonstances, que notre mission est d'œuvrer pour le vivre ensemble.

Quant à la manière dont nous interagissons ensuite. Nombre de nos comportements relèvent encore d'une conception utilitariste, protectionniste et concurrentielle de la profession. Comme si l'objectif était d'avoir un client, de le posséder, et surtout de ne pas le laisser à l'adversaire, au concurrent. Cette notion de possession du client conduit à valoriser celui qui en possède le plus et à distinguer l'associé, le collaborateur, le stagiaire. Chacun a un statut différent, comme s'ils n'œuvraient pas tous, de la même manière, à rendre le service d'intérêt général dont nous avons la charge. Le réflexe collaboratif offre à cet égard de nombreuses perspectives pour repenser l'organisation de la profession d'avocat au regard de ces nouveaux moteurs que sont le partage et la collaboration : le management collaboratif, les outils de partage du savoir, l'organisation en coopérative, la mise en réseaux de communautés, le financement collaboratif, et bien d'autres outils encore.

Shéhérazade a eu mille et une nuits pour convaincre son public. Nuit après nuit, pour échapper à une fin tragique, elle a conté à son époux des histoires aux intrigues fascinantes. Histoires qu'elle laissait en suspens d'une nuit à l'autre, pour qu'impatient d'entendre la suite, le roi l'épargne un jour de plus.

Voilà déjà que le jour se lève et que ma première histoire se termine. Comme Shéhérazade, je ne connais pas encore l'histoire qui sera racontée demain. Je sais en tout cas que, comme dans tes contes, papa, l'histoire n'est pas écrite d'avance. Je forme le vœu que nous écrivions ensemble celles qu'il nous reste encore à vivre.

Monsieur le Président,

Monsieur le Bâtonnier,

Mesdames et Messieurs les Hauts magistrats,

Chers et Honorés confrères,

Chers confrères,

Mesdames et Messieurs,

Chers amis,

Et si demain cette nouvelle réalité était telle que c'est la fiction qui la rejoindrait ?

Imaginez un instant qu'on puisse raconter à nos enfants l'histoire de Blanche-Neige partie au *repair café* pour offrir une seconde vie au miroir défectueux de sa marâtre. Celle de Cendrillon à l'initiative d'une entreprise solidaire de textile écologique, gérée de manière participative par les souris du Royaume. Ou encore celle des trois petits cochons vivant en habitat groupé avec le loup. Ou enfin celle de Peter Pan abandonnant son pays imaginaire pour devenir avocat.

Nous pourrions alors leur dire que, peut-être sous la seule réserve de l'identité des personnages, ceci n'est pas un conte.